

seule année, à la population épuisée par trois mille combats et batailles.

LE nombre des gens de guerre contribue à la puissance des États moins peut-être que l'esprit qui les anime. Le mot *discipline* se prend en deux sens différens : la discipline apprend à subordonner sa volonté à la volonté du chef qui pourvoit aux besoins de tous ; elle transforme en un mouvement réfléchi, calculé et enseigné par l'expérience et la pratique au soldat vétéran, cet instinct qui porte le conscrit à se serrer dans le rang, pour ajouter à sa force la force de son camarade. Plus l'armée a combattu, plus elle est accoutumée à vaincre, plus elle est attentive à la voix du commandement ; nos vieilles bandes frémissaient d'un saint respect à la vue des aigles de la légion.

On nomme aussi discipline la règle qui prescrit de respecter les usages, les propriétés, les personnes dans les pays qui servent

de champ de bataille. C'est un droit des gens établi sur des conventions expresses ou tacites, que les peuples civilisés ont faites pour adoucir un fléau terrible à l'humanité. Cette discipline est excellente à recommander sous le point de vue moral, et même dans l'intérêt bien entendu des armées. Pourtant elle n'est pas dans la nature de la guerre. S'il eût imposé strictement cette discipline à ses soldats, Napoléon eût manqué la destinée qu'il voulait accomplir.

Les Romains, conquérant pied à pied, saccageaient avec méthode. Le butin de chacun était apporté à une masse commune pour être ensuite distribué régulièrement. Hors du pillage et du meurtre prescrits par les chefs, la discipline s'appliquait à briser les passions individuelles. Nous lisons dans les anciens historiens, que les soldats de Caton redoutaient la hache du licteur plus que l'épée des Espagnols.

Quand, en 1793, la France eut à se dé-

battre contre la coalition européenne, l'instinct national sépara la cause des peuples de celle des rois; on avait voulu nous donner pour cri de guerre : *Paix aux chaumières! guerre aux châteaux!* mais le manoir du seigneur était à l'abri de la licence des armes autant que la cabane du berger. Les vieux soldats se sont souvenus long-temps des représentans du peuple, Saint-Just et Lebas, qui firent fusiller des volontaires, pendant la campagne de 1794, pour avoir pris des œufs dans la basse-cour d'un paysan brabançon. Un an plus tard, la brigade de Latour-d'Auvergne, que les Espagnols avaient surnommée *la colonne infernale*, à cause de l'effroi qu'elle leur inspirait sur le champ de bataille, campait en Biscaye dans des vergers plantés de cerisiers, et les grenadiers n'osaient pas cueillir les cerises aux branches qui pendaient sur leurs tentes.

L'œuvre que les Romains avaient laborieusement achevée en cinq cents ans, Napoléon

essaya de l'accomplir à lui seul et avec une seule génération. Il voulut ravir en courant la conquête du monde ; son secret était d'arriver vite encore plus que de frapper fort. Profond dans l'art d'émuouvoir les imaginations, le jour où on ne le croirait plus sur parole, son astre devait pâlir dans sa course. Cette terreur de son nom , qui paralysa long-temps le courage des ennemis, il la commandait par des marches glorieusement rapides. Dès-lors plus de magasins échelonnés sur des lignes d'opération imprévues, plus de convois de vivres organisés dans des directions continuellement variables, et le moins possible de ces lourds bagages, si bien nommés par les anciens *impedimenta*. Ainsi que la neige précipitée des sommets des Alpes dans les vallons, nos armées innombrables détruisaient en quelques heures, par leur seul passage, les ressources de toute une contrée. Elles bivouaquaient habituellement, et à chaque gîte nos soldats démolissaient des maisons bâties depuis un

demi-siècle , pour construire avec les décom-
bres ces longs villages alignés qui souvent ne
devaient durer qu'un jour. Au défaut du
bois des forêts, les arbres fruitiers, les vé-
gétaux précieux, comme le mûrier, l'olivier,
l'oranger, servaient à les réchauffer. Celui-là
serait mort de faim, qui aurait attendu pour
manger que l'administration de l'armée lui fit
distribuer la ration de pain et de viande. Les
jeunes conscrits, transportés par un pouvoir
magique du foyer paternel aux extrémités de
l'Europe, mêlés tout-à-coup avec les hommes
de toutes les contrées, et irrités à la fois par
le besoin et par le danger, contractaient une
ivresse morale dont nous ne cherchions pas à
les guérir, car elle les empêchait de succom-
ber à des fatigues inouïes. Nous les avons vus,
dans l'âge où le corps n'a pas encore acquis
son entier développement, dévorés par le so-
leil en été, ayant la neige pour lit en hiver,
faisant des marches sans souliers à travers les
marais de la Pologne ou au milieu des pointes

de rochers des Alpes et des Pyrénées, réduits à arracher au laboureur la frugale nourriture de ses enfans. Plus d'une fois il a fallu, nous, leurs généraux et leurs pères, fermer les yeux sur les souffrances des habitans pour conserver la vie de ces jeunes Français qui devaient la sacrifier avec plus d'utilité pour la patrie. « Il faut que mes soldats vivent, » répondait le maréchal de Turenne, dans des circonstances moins difficiles, aux plaintes que lui portait l'intendant de Lorraine contre le pillage de l'armée. Et Turenne n'est pas le seul que les nécessités de la guerre aient forcé à tenir ce langage; on pourrait citer chez toutes les nations modernes, et à toutes les époques, des généraux illustres qui ont manifesté autant d'indulgence pour la maraude que d'aversion pour les concussions clandestines, dont l'humanité gémit sans que le soldat en profite.

Ce désordre étant reconnu inévitable, il n'a pas toujours été possible d'en fixer la durée et la limite; il s'est attaché à la guerre d'en-

vahissement comme une plaie dévorante. Ce fléau est devenu plus terrible encore lorsque des passions exaltées ont mis les armes à la main de ceux que la condition de leur vie n'appelait pas à les porter. Malheur, alors, trois fois malheur au sol que foulait le char de la victoire ! La guerre d'armée à peuple participe de la nature des guerres civiles ; et l'on y commet de part et d'autre des crimes qui n'inspirent ni dégoût ni horreur. Nos soldats, toujours généreux dans leurs relations avec les guerriers, furent amenés à être inexorables envers le patriote armé pour défendre les fruits de son jardin ou l'honneur de sa fille ; le fer caché sous l'habit de travail leur sembla le poignard d'un assassin déguisé. Les relations militaires ne présentèrent plus qu'une sanglante série de villages saccagés et de villes emportées d'assaut ; et s'il arrivait que les ministres d'un Dieu de paix se transformassent en chefs d'insurrection et de guerre, on ne pouvait plus malheureusement s'étonner de voir

de jeunes soldats accoutumés aux pratiques religieuses, sortir de leurs premières habitudes, et violer les couvens, les églises, et jusqu'à l'asile des tombeaux.

L'Europe dira qu'au milieu de ce délire les ennemis qui nous étaient opposés, et surtout les étrangers qui combattaient sous nos bannières, ont surpassé nos Français en férocité. Elle se souviendra long-temps de la rudesse sauvage des Polonais, de l'exaltation des Italiens, de la brutalité des Allemands. Les Français au moins sont d'une humeur sociable; ils ont le cœur ouvert et portent joyeusement la vie. Quand le tumulte des batailles était apaisé, ils revenaient se faire aimer, un à un, aux mêmes lieux où ils s'étaient fait détester en masse. Compagnons du paysan, et prompts à entendre son langage, on les voyait reprendre de gaieté de cœur les travaux rustiques, et s'évertuer à réparer les ravages de la guerre. Le nouvel hôte tenait lieu, au père et à la mère, de leur fils absent; c'était pendant la durée du



quartier d'hiver un enfant de plus dans la maison. Le voyageur qui parcourt aujourd'hui les contrées où nos armées françaises portèrent le fer et la flamme, s'attend à un concert d'exécration contre les bandes dévastatrices; il entend à chaque pas célébrer avec l'accent de la reconnaissance les noms de quelques bons Français, qui furent ingénieux dans leur respect pour les droits du malheur.

Nos officiers des régimens, et surtout ceux de l'infanterie, resplendissaient de pureté et de gloire. Vaillans comme Dunois et Lahire, sobres et durs à la fatigue, parce qu'ils étaient les fils du laboureur et de l'artisan, ils marchaient à pied à la tête des compagnies, et couraient les premiers au combat et sur la brèche. Leur existence était tissée de privations, car l'administration militaire ne pouvait pas toujours fournir à leurs besoins, et ils eussent cru s'avilir en prenant part au pillage, tant ils avaient le cœur haut placé ! Étrangers aux jouissances d'amour-propre de l'officier-géné-

ral, exempts de l'ivresse du soldat, ces martyrs du patriotisme vivaient de cette vie morale qui se consume dans la résignation du devoir. Une mort à peu près certaine les attendait loin de la patrie, et le nom de la plupart d'entre eux devait rester ignoré. Que de beaux caractères dans une classe qu'on ne louera jamais assez. Oh ! nos ennemis l'ont mieux appréciée que nous ; ils ont connu que là étaient l'honneur et le bouclier de la France. Vainqueurs, leur premier soin a été de le lui arracher et d'exiger la dissolution de l'armée nationale.

Les étrangers et leurs alliés de France ont complaisamment répété les déprédations exercées sur les vaincus par un petit nombre de chefs militaires. Pendant les premières années de la République, les généraux français ont fait la guerre avec l'austérité et la modération qui convenaient à la noble cause pour laquelle ils avaient pris les armes. La paie était alors de huit francs par mois pour les hauts grades. On ne mangeait à la table du quartier-général d'autre

pain que le pain du soldat, et d'autre viande que la viande de distribution.

La conquête de l'Italie changea les mœurs de la tête de l'armée. Ce ne fut pas seulement en mettant les habitudes modestes des vainqueurs en continuel contact avec l'opulence et le luxe des vaincus. L'homme qui voulait se faire roi avait besoin de placer ses camarades dans sa dépendance. Or, on enchaîne les hommes par leurs vices, et, quand ils n'en ont pas, il faut leur en donner. Le voilà donc allumant la soif de l'or, et, pour l'empêcher de s'éteindre, donnant l'exemple des profusions du luxe. Cette combinaison tacite de la part du général en chef Bonaparte devint, au temps du consulat et de l'Empire, un système avoué. Napoléon exigea que les hommes appelés à vivre sur les marches du trône contractassent des habitudes fastueuses en harmonie avec leur situation élevée. Plus d'une fois il leur confia des missions où il leur prescrivait de s'enrichir par des moyens qui, dans les guerres anciennes, avaient eu

pour eux l'autorité de grands noms et de grands exemples¹. Cependant l'immense majorité parmi nos chefs supérieurs a rejeté avec mépris des richesses qui, après tout, ne sont que des dépouilles. Plus de cinq cents officiers-généraux ont eu l'occasion de répéter le refus de ce général de la vieille monarchie, qui ne recevait de présens que du roi son maître. L'histoire a célébré le désintéressement de Bayard, qui convertit en une dot pour la fille de Brescia la bourse remplie d'or qu'un père effrayé étalait devant le vainqueur. Nous ne connaissons pas un seul de nos officiers, de ces braves gens à l'habit usé et à la chaussure percée, qui n'eût fait en pareille circonstance autant que le Chevalier sans peur et sans reproche.

Notre puissance a passé, et les faits parlent.

¹ Les généraux du siècle de Louis XIV étaient dans l'usage de faire payer les sauve-gardes qu'ils accordaient pendant la guerre. Villars se vantait de n'avoir jamais rien pris qu'à l'ennemi. Le pavillon d'Hanovre est un témoignage qu'il en était de même sous Louis XV.

Les gouverneurs des royaumes et des provinces envahis sont rentrés dans les rangs des citoyens. Où sont les champs acquis et les palais cimentés avec les larmes des nations ? Peu d'entre eux possèdent un asile où reposer leur tête. L'avoir des autres se compose de ce qui leur reste de largesses accordées sans mesure pour récompenser des services rendus avec un courage et un dévouement aussi sans mesure. Qu'ils viennent donc, les détracteurs intéressés de l'honneur national, et qu'ils disent dans quel pays, après une guerre si longue et si chanceuse, avec une absence totale de contrôle, sous l'influence d'un maître indulgent par nature, et corrupteur par calcul, on eût trouvé si peu de Verrès et tant de Curius.

Le régime de la terreur pesa sur les militaires encore plus que sur les citoyens. Nos chefs furent décimés par la hache du bourreau. Quand les uns tombaient, les autres se seraient pour remplir la trouée, ainsi qu'il arrive dans les bataillons où des files sont emportées

par le boulet de l'ennemi. On affrontait sans crainte les hasards d'une responsabilité effroyable ; la vie et la réputation , tout était sacrifié au bien public.

Lorsque l'âpreté révolutionnaire s'adoucit , il n'y eut plus lieu à un dévouement si sublime. Bientôt l'ambition reprit ses allures , et le rétablissement de la monarchie ramena dans la tête de l'armée quelque réminiscence de l'indiscipline qu'on reprochait autrefois aux rangs élevés du militaire français. Le gouvernement eut peine à faire servir sous les ordres l'un de l'autre des officiers-généraux du même grade. Leurs déplorables prétentions firent manquer la réussite de plus d'une opération habilement concertée ; les écarts de la vanité trouvèrent souvent une excuse et même un appui dans la politique du prince nouveau qui , selon le conseil de Machiavel , divisait pour régner.

L'ÉCLAT de la dignité et le reflet de la gran-

deur du monarque plaçaient les maréchaux d'empire à distance des autres officiers-généraux. Au-dessus d'eux s'élevait un homme que le hasard avait conduit près du général Bonaparte en Italie, et qui fut long-temps son confident et son compagnon sur le champ de bataille. Intrépide à la guerre et infatigable à un âge où les autres éprouvent les premières atteintes de la vieillesse, Berthier, à cinquante ans, passait le jour à cheval et la nuit au bureau. C'est lui qui a dirigé avec tant de zèle les détails d'exécution de seize campagnes, dont les premières furent si glorieuses et les autres si funestes. Sa mémoire de noms, de chiffres et de lieux était immense, et l'Empereur l'appelait un état de situation ambulant; la connaissance parfaite du personnage, dont il était chargé de traduire les intentions à peine indiquées, suppléait en quelques points à ce qui lui manquait de vigueur de conception.

Carnot, ministre de la guerre un moment, s'était cru obligé de discuter avec le premier

consul l'emploi du sang et des trésors des Français. Son successeur, quoique rempli de probité, et porté par caractère à amortir les coups du despotisme, était un coopérateur plus commode pour un chef qui voulut être compris, et jamais contredit. Le développement de notre puissance militaire ayant rendu trop lourd le fardeau du ministère de la guerre, on en sépara le matériel des armées pour le confier d'abord à un homme de mœurs antiques, le général Dejean, et ensuite au comte Lacuée de Cessac, recommandable par sa patriotique parcimonie. L'artillerie et le génie étaient administrés sous l'inspection des principaux officiers de ces deux armes. La conscription, les revues, l'habillement, formaient des directions spéciales sous des conseillers d'État. Plus tard le maréchal Berthier, devenu prince de Neufchâtel, quitta le ministère, et se renferma dans les fonctions de major-général de l'Empereur. Il emporta avec lui la conduite des opérations militaires et l'avancement, c'est-à-dire tout ce qui avait

une influence immédiate sur les événemens. Le ministère de la guerre , mutilé dans ses parties nobles , et dépouillé de ses plus importantes attributions positives , ne fut plus que la besogne d'un commis laborieux.

LA révolution ayant bouleversé les anciennes troupes de ligne , les bataillons de volontaires nationaux , levés en 1791 et 1792 , furent le noyau de l'armée nouvelle. Dans ces bataillons , les soldats nommèrent leurs officiers. Cela devait être ainsi pour une jeunesse d'élite , arrivant avec des droits égaux. On pouvait prévoir que le choix des pairs mettrait le mérite en évidence. De-là sont venus presque tous les généraux célèbres dont la France s'honore. Après la première campagne , les volontaires furent contraints d'adopter comme profession la carrière où l'élan patriotique les avait jetés par hasard ; alors on leur appliqua , dans toute sa latitude , la législation des troupes permanentes. Il fut établi en principe qu'on devait

obéir pour apprendre à commander. La règle, qui astreint les militaires à suivre l'un après l'autre les échelons de la hiérarchie, est en effet profitable à la milice; le bras blessé en maniant le mousquet porte plus noblement le bâton de maréchal. Mais le bien a aussi son excès; par exagération de justice républicaine, on conféra exclusivement les emplois à l'ancienneté de service. Cette mesure, dont l'effet immédiat fut de peupler les hauts grades d'ignorans et d'imbécilles, ne résista pas à six mois d'application. On lui substitua trois tours d'avancement : le premier par l'ancienneté de grade, le second par la désignation des officiers, le troisième par la promotion du gouvernement. La précipitation forcée des remplacements réduisit ensuite les différens modes à un seul, la nomination de l'Empereur sur une liste triple présentée par le colonel. Dans les dernières années, la consommation en officiers et en sous-officiers fut si énorme, qu'on avait peine à trouver des sujets pour remplir les vacances.

Tout soldat sachant lire et écrire , exerçant sur ses camarades une puissance quelconque d'opinion, et qui ne sourcillait pas à l'approche du danger , était sûr d'arriver, si la mort lui en laissait le temps.

Dans l'intérêt de sa puissance absolue , autant que pour former des successeurs aux généraux de la révolution, Napoléon institua les prytanées, les lycées et les écoles militaires. Là furent mêlés ensemble les enfans des riches et les fils indigens des défenseurs de la patrie. Plusieurs rejetons des familles de l'ancienne noblesse vinrent y désapprendre l'afféterie de l'éducation domestique. On vit renouveler à Fontainebleau et à Saint-Cyr les exercices des rives de l'Eurotas et du Champ-de-Mars. Les privations des camps, les bivouacs, les marches forcées n'étaient ensuite que la continuation d'un dur noviciat. L'École-Militaire impériale fut une pépinière d'excellens officiers. Il n'en sortait pas de bons citoyens : on s'étudiait à fausser les idées de la jeunesse et à donner

un essor indiscret aux passions. Jamais le nom de liberté, rarement le nom de patrie, retentissait à l'oreille des élèves; l'obéissance aveugle aux caprices du prince leur était enseignée comme le premier devoir d'un Français.

Les officiers envoyés des écoles étaient en très-petit nombre relativement à ceux qui parvenaient par la filière des grades. Napoléon permettait le moins possible que le sort des hommes de guerre dépendit des gens de bureau. A Paris ou en voyage, il délégua la nomination subalterne aux généraux en chef et aux gouverneurs de places fortes. A l'armée, il nommait lui-même, et presque toujours la veille ou le lendemain d'une bataille, en passant la revue sur le terrain. Les absents, pour quelque motif que ce fût, étaient irrémisiblement remplacés. Napoléon demandait avant tout, même pour les grades les plus élevés, la santé et la jeunesse. Sur ce dernier point il commençait à devenir moins exigeant, et ceux qui avaient présente la date du 15 août 1769, prophéti-

saient que , vers l'année 1819 , un officier-général de cinquante ans serait censé avoir l'âge de tout le monde.

Quand en 1792 le territoire national fut affranchi de la présence des ennemis , la Convention reconnaissante avait décrété que des biens-fonds de la valeur d'un milliard seraient retirés du domaine public , et distribués à l'armée. Le destructeur de la République accomplit en quelque sorte cette promesse de ceux qui l'avaient fondée. Il rendit meilleure la condition de l'officier et du soldat retirés du service. Un décret impérial réserva aux militaires blessés , tous les emplois civils qu'ils pouvaient raisonnablement remplir. Le brave en expirant au champ d'honneur n'éprouvait pas d'inquiétude sur le sort de ceux qui restaient après lui. L'Empereur était là pour secourir la veuve et servir de père aux orphelins.

La Légion-d'Honneur fut créée. La nation , éblouie par cette brillante auréole qui embrassait tous les genres de gloire , n'aperçut pas le

dédale où la faisait entrer ce premier retour à des institutions qu'avait proscrites l'esprit d'égalité. Les titres et les dotations héréditaires devinrent aussi le prix de la valeur. L'ordre de la Réunion et les Trois-Toisons vinrent ensuite. A chaque campagne un aiguillon nouveau ranimait le dévouement. Mais des récompenses accordées aux soldats, aucune ne les électrisait comme de voir et d'entendre l'Empereur.

Napoléon avait à trente ans l'attitude imposante du vieux Frédéric. Il parcourait les rangs à pied et lentement. Les grands de la cour et de l'armée se tenaient derrière à un long intervalle, afin qu'il n'y eût pas d'intermédiaire entre l'Empereur et les soldats. Chacun l'approchait librement et lui racontait l'histoire de ses griefs et de ses prétentions. Il voyait tout, répondait à tout, et faisait droit sur-le-champ aux réclamations fondées, même à celles qui ne l'étaient pas. A l'air enjoué de son visage, on connaissait qu'il était en famille. Dans ces jours solennels, les grâces pleuvaient sur les

braves, et les leçons de la discipline sur les généraux, quelquefois sur les colonels, jamais au-dessous. On manœuvrait, et toujours Napoléon apprenait aux plus habiles quelque secret nouveau. Après la revue, on redisait dans le camp les oracles sortis de la bouche du maître de l'art. On savait par cœur les brûlantes proclamations, où si peu de mots renfermaient de si héroïques présages. A l'approche du danger, ce qu'on sentait pour lui était plus que l'admiration; on lui rendait un culte comme au Dieu tutélaire de l'armée.

LES bienfaits accordés à l'armée ne portèrent pas d'atteinte directe au régime de la cité. Excepté dans les cas très-rares de révolte, il n'y a pas d'exemple sous le gouvernement impérial que les chefs militaires aient commandé en France à d'autres qu'aux soldats. Le pouvoir terrible de la Convention avait donné aux soldats un respect mêlé de crainte pour l'autorité civile. L'écharpe tricolore du représentant du

peuple imposait bien plus que les insignes des généraux. La nouvelle organisation administrative avait enlevé aux gouverneurs des villes et des provinces, la haute police dont ils étaient investis dans l'ancien régime. Napoléon, en rétablissant les officiers-généraux dans leurs droits honorifiques, ne leur rendit pas cette attribution. Là où un préfet décidait arbitrairement des intérêts et même de la liberté des citoyens les plus marquans, le général, eût-il été surchargé de témoignages de la faveur du souverain, n'aurait pu faire arrêter un coupable obscur. Dans le conflit assez fréquent entre l'autorité militaire et l'autorité civile, on donnait presque toujours raison à la dernière. Probablement le pouvoir n'y perdait rien, et les administrateurs de tous les étages, les auditeurs, les agens de police remplissaient ses intentions mieux que ne l'eussent fait les grenadiers et les hussards; au moins est-il constant que notre armée n'avait pas d'action sur le peuple, et que le despotisme des der-

niers temps n'était pas un despotisme militaire.

La crainte, considérée comme principe de l'ordre, était un mobile à peu près inconnu au grand nombre de nos soldats. Ils étaient traités, dans la plupart des régimens, avec une douceur extrême; on n'y employait pas les punitions corporelles, que l'opinion de notre nation réprouve, et qui ne peuvent être infligées de sang-froid que dans les pays où les battans se croient d'une espèce supérieure aux battus. La gendarmerie, tant redoutée dans l'intérieur de l'empire, perdait aux armées sa vertu terrifiante; le pouvoir de juger était passé des mains du commissaire des guerres à des fonctionnaires de l'ordre civil, et de ceux-ci à des conseils permanens, pour les délits ordinaires, et à des commissions temporaires pour quelques cas spéciaux. On convoquait rarement les conseils de guerre, et plus rarement encore ils tiraient du fourreau le glaive de la loi; la justice militaire manquait de solennité.

Cependant la subordination régnait dans notre armée, autant et plus peut-être que dans aucune autre armée de l'Europe. C'est qu'à peu de chose près, les inégalités de position y étaient en harmonie avec les inégalités naturelles, et que les Français possèdent un sentiment exquis de ce qui est raison et convenance. Le régime impérial introduisit parmi les chefs une dureté, qui paraissait dans les formes générales du gouvernement, mais qui n'était pas dans l'humeur de l'Empereur. Cette précision, cette dureté fut un moyen de discipline substitué à la rigidité républicaine.

L'ancienne armée royale de France était composée de deux classes distinctes : les soldats condamnés à tout mériter sans rien obtenir, et les officiers appelés à envahir les grades sans avoir pris la peine de les gagner. Cette dernière classe se subdivisait en noblesse de province et en noblesse de cour. L'une fournissait un certain nombre de militaires appliqués au métier et beaucoup d'amateurs pour qui le

service était un simple passe-temps. L'autre peuplait les régimens de colonels imberbes et les états-majors de généraux de salon. Entre hommes placés sur des terrains si différens, que séparaient des obstacles infranchissables, il pouvait y avoir communauté de danger, jamais communauté d'opinions et d'intérêts. Cette armée était encline à la désertion à l'étranger, et prompte à se mutiner. En temps de paix, on n'eût pas retardé impunément la distribution des vivres ou de la solde, et l'on craignait de faire manœuvrer les troupes le 31 du mois, parce que ce jour-là elles ne recevaient pas de paie. A la guerre, les soldats passaient pour être fougueux dans l'attaque, mais pour tomber bientôt après dans la langueur. La révolution éclata : les officiers, dépouillés tout-à-coup de la considération que donnait la naissance, restèrent sans autorité et sans crédit, au milieu des passions exaltées ; les bas-officiers n'eurent ni la volonté ni la force de maintenir la discipline ; les soldats

dénoncèrent, injurièrent leurs chefs, et ne retrouvèrent les vertus de leur état qu'en passant sous un nouveau drapeau.

Depuis ce temps-là nos soldats étaient mieux nés, puisqu'ils n'étaient autres que la jeunesse française tout entière, et nos officiers mieux élevés, attendu qu'aucun soin frivole ne les troublait dans l'étude de leur art et dans l'accomplissement de leurs devoirs. L'armée se recrutant avec des jeunes gens de dix-neuf et vingt ans, et l'avancement dans les corps étant dévolu à l'ancienneté ou à la qualité des services, il arriva bientôt que du caporal au colonel, l'âge ou le mérite qui y supplée furent généralement en raison du grade. L'institution de l'École-Militaire n'y changea rien, car le nombre de sous-lieutenans qu'elle fournissait était peu considérable relativement à la force de l'armée. Les subordonnés voyaient dans le chef leur ancien et le professeur du métier; ils respectaient son expérience et se confiaient dans ses lumières; la fraternité demeurait in-

time entre hommes partis du même niveau , et pourtant l'obéissance ne connaissait pas de restrictions envers ceux qui commandaient , parce qu'ils étaient les plus dignes. L'armée formait une masse homogène et indivisible. Du conscrit enrôlé depuis six mois, on arrivait au maréchal d'empire sans rencontrer de passage heurté dans la manière de voir et de sentir. Les fils de notre France ont surpassé dans les batailles l'impulsion soudaine de leurs devanciers , et on ne les a pas vus se décourager devant les obstacles ; cependant les mêmes hommes ont bivouaqué aux Cataractes du Nil et dans les plaines glacées de Moscou. On a pu les priver de vêtemens et de solde pendant une année , sinon sans entendre leurs murmures , du moins sans encourir la révolte. Rangés sous les drapeaux par l'effet de la contrainte légale , ils accouraient en foule , dès qu'ils en trouvaient l'occasion , aux foyers paternels ; très-peu d'entre eux, même dans la dernière détresse, ont abjuré la patrie pour passer à l'ennemi.